

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 1 (1885-1888)

Artikel: Nos patois
Autor: Rossel, Virgile
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-684384>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POÉSIES

NOS PATOIS.

Nos patois sont comme nos cœurs
Rudes et joyeux tout ensemble ;
Si âpre leur bouquet vous semble
Indigne des fines liqueurs, —
Nos patois sont comme nos cœurs.

Ils ont des traits vifs et piquants,
Le mot net, l'image hardie ;
Même en leur forme abâtardie,
Et devenus moins éloquents,
Ils ont des traits vifs et piquants.

C'est du gros sel, mais c'est du sel ;
Il se prend aux entrailles mêmes
Du pays, et nos vieux poèmes,
Qui remplacent mal le missel,
Sont pleins de gros sel, — mais de sel.

Ni les Celtes, ni les Romains,
Quoiqu'on prouve en de gros volumes,
Ne nous ont parés de leurs plumes ;
Nous ne sommes cousins germains
Ni des Celtes, ni des Romains.

Nous sommes nous, et nos patois
Ont poussé sur terre raurace ;
Depuis des siècles notre race,
Comme les oiseaux sous les toits,
Chante et parle en ses vieux patois.

Sachez qu'ils ont leur gloire aussi !
Non pas de la gloire imprimée
Dont le temps chasse la fumée ;
Non, ils ont dans ce pays-ci
Une durable gloire aussi.

A la ville tout comme aux champs,
Ils ont fait passer dans les âmes
Leur accent sincère et leurs flammes ;
Nous nous retrempons dans leurs chants,
Gens de la ville et gens des champs.

Ils ont la fraîcheur quelquefois
De l'eau qui jase sous les saules,
En leurs noëls et leurs coraules ;
Des gazouillis perdus sous bois,
Ils ont la fraîcheur quelquefois.

Souvent ils sonnent les clairons,
En eux l'âme du Jura vibre ;
Ils sont le cri d'un peuple libre ;
Dans le danger nous entendrons
Nos patois sonner leurs clairons :

Les *Petignats*, le chant vengeur
De l'héroïsme et du martyre,
Et la *Tschenson des Pomm' de tire*,
Surtout, vieux langage, ô forger
De fiers refrains ! le chant vengeur.

Ils ont enfin les tours mordants
Des flagellantes ironies ;
Raspieler a, dans ses *Painies*.
Montré ce qu'ils avaient de dents,
Nos patois brutaux et mordants...

Mais les jeunes gens d'aujourd'hui
A les parler n'ont plus de joie ;
L'Erguel, la Vallée et l'Ajoie,
De St-Imier à Porrentruy,
Ne les aiment plus aujourd'hui.

Vos jours seraient-ils révolus,
Chers idiomes de la patrie ?
Seriez-vous une fleur flétrie,
Condamnée à ne fleurir plus ?
Vos jours seraient-ils révolus ?

—
Non, car vous êtes le Jura ;
Vous vous êtes, chantant sa gloire,
Confondus avec son histoire,
Et tant que notre cœur battra
Vivront les patois du Jura.

VIRGILE ROSSEL.



S O N N O M

—
Oui, bien souvent, je vais dans la forêt profonde,
Pour raconter mon sort aux frais et blancs muguets.
Je n'ai plus d'adorée et je suis seul au monde ;
Seul avec mes douleurs, seul avec mes regrets.

A l'ombre des sapins je sais une onde claire,
Un tout petit ruisseau qui coule en murmurant.
C'est là que je m'assieds tranquille et solitaire
Et je parle aux oiseaux de mon cœur soupirant.

Oh ! dis-moi, ruisselet, oh ! dites-moi, fleurettes,
Pourquoi je souffre tant pour avoir trop aimé.
La reverrai-je un jour, répondez, violettes,
Oh ! vous qui parfumez les tièdes soirs de mai.

Ainsi je suppliais les fleurs de me redire
Le nom si doux, si cher qui reste dans mon cœur.
Soudain à mes côtés un églantier soupire :
« Ne redis pas ce nom qui berce ta douleur. »

Décembre 1888.

J.-E. HILBERER.